Gallia Belgica : un objet sans revendication nationale

Ricardo González Villaescusa et Thomas Jacquemin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9499>

DOI : 10.4000/etudesrurales.9499

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 18 février 2011

Pagination : 93-111

Référence électronique

Ricardo González Villaescusa et Thomas Jacquemin, « *Gallia Belgica* : un objet sans revendication nationale », *Études rurales* [En ligne], 188 | 2011, mis en ligne le 18 janvier 2014, consulté le 07 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9499> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.9499

Ce document a été généré automatiquement le 7 janvier 2020.

© Tous droits réservés

Gallia Belgica : un objet sans revendication nationale

Ricardo González Villaescusa et Thomas Jacquemin

- 1 LORSQUE, EN 2006, l'un de nous, nommé professeur d'archéologie à l'Université de Reims, a souhaité réviser ses connaissances sur les contrées du nord de l'Empire romain, il a constaté qu'il ne savait presque rien sur le sujet. En effet, une espèce de « méditerranéo-centrisme », vérifié plus tard auprès de divers collègues, a conduit les chercheurs à étudier les zones les plus proches du cœur de l'Empire, dont la romanité était considérée comme plus riche que celle des contrées nordiques, voisines des anciennes limites de l'Empire.
- 2 Ce constat doit toutefois être relativisé : les musées et les vestiges de villes telles que Reims, Tongres ou Trèves témoignent d'une formidable richesse antique. Comme l'écrit Edward Bispham dans l'introduction à *Roman Europe* [2008], la forte romanisation de ces contrées réside dans l'attrait que la culture gréco-romaine a longtemps exercé sur une grande partie de cette Europe si éloignée de la capitale de l'Empire dans l'Antiquité. La discussion récente du concept de « romanisation » [Le Roux 2004] oblige à nuancer le propos : en effet, on doit prendre en compte non seulement la disponibilité des autochtones face aux conquérants mais aussi les processus de « négociation » qui ont pu avoir lieu.
- 3 Néanmoins, on ne peut nier l'importance de l'attraction exercée par la métropole sur ces régions. Car, malgré la grande distance qui les séparait de Rome, les classes aisées des provinces du nord ont, pendant trois siècles au moins, parlé et écrit le latin, vécu dans des maisons d'origine méditerranéenne, enterré leurs morts selon des rituels autres que les leurs et, surtout, participé, peu ou prou, à la vie politique et juridique d'un empire dont le pouvoir central était situé à 1 500 ou 2 000 kilomètres de chez eux. Cela mérite d'être signalé car, même aujourd'hui où des avions *low cost* sillonnent le ciel et où les aéroports ressemblent à des gares routières, Rome demeure lointaine. Cette domination de trois siècles et le profond phénomène d'acculturation qui l'a accompagné s'expliquent par le fait que Rome a eu une parfaite maîtrise de l'espace.

- 4 Malgré toute notre technologie, nous sommes incapables d'obtenir l'équivalent de la cohésion de cet Empire et d'appliquer la maxime « penser globalement, agir localement ». Bien au contraire, à cause du nombre élevé de ses États membres, l'Europe paraît de plus en plus fragile. L'administration, par Rome, d'aussi vastes territoires sur une période aussi longue s'est appuyée sur des chefs-lieux de régions, relais du pouvoir : ces cités, ces colonies, étaient des effigies, « images de Rome » ou « petites Romes à l'image de la grande » (*parvae simulacraque Romae*) (Aulu-Gelle, *Noctes Atticae*, XVI, 13, 8-9). Ainsi, un territoire se construisait grâce à un réseau de villes, d'infrastructures routières et de relais. Les provinces se présentaient comme des sous-divisions au sein de grandes contrées telles que la Gaule et l'Hispanie. À l'intérieur de ces unités administratives, les chefs-lieux ou *capita provinciarum* abritaient le siège des gouverneurs, le Trésor, les archives...
- 5 Afin d'approcher ce patrimoine culturel et archéologique, nous nous sommes rendus à la Direction régionale des affaires culturelles de Champagne-Ardenne et avons rencontré des responsables de la Culture à Reims, ville riche en vestiges de la vieille cité de *Durocortorum*. La Reims antique est présentée, dans le Gaffiot, comme la capitale de la Gaule Belgique. Toutefois, lorsque lors de cette réunion nous avons voulu faire valoir que Reims avait été, dans l'Antiquité romaine, la capitale de la Gaule Belgique, les interlocuteurs ont réagi de façon surprenante, avec un sentiment quasi nationaliste : il ne fallait pas exagérer ce statut de capitale d'une province, peut-être même virtuelle¹.
- 6 Plus tard, nous avons découvert qu'il n'existait qu'un seul manuel où figurait, sur la couverture et en lettres capitales, la dénomination « *Gallia Belgica* ». Rédigé par une historienne canadienne de langue anglaise, Edith Mary Wightman [1985], ce volume est une synthèse de qualité, qui n'a jamais été traduite en français. Beaucoup d'auteurs francophones préfèrent parler de « nord de la Gaule » et, comme nous le verrons à la fin de cet article, les Allemands préfèrent, eux, parler de deux districts militaires, par la suite devenus provinces : les *Germania, inferior* et *superior*. On peut donc légitimement soupçonner ici « un nationalisme méthodologique » tel que dénoncé par Ulrich Beck [2006]. Au risque d'une simplification excessive, on pourrait se demander si les auteurs appartenant aux nations concernées par la division administrative romaine étaient en mesure d'aborder la question de la Gaule Belgique de façon objective ?
- 7 Il convenait ensuite de définir les limites de l'ancienne province. Ce qui ne fut pas facile. Les auteurs anciens ne publiaient pas de cartes ou, du moins, elles ne nous sont pas parvenues. Ils évoquent des peuples groupés (que les anthropologues appelleront plus tard « tribus »), rattachés à la nouvelle délimitation administrative. Ces auteurs proposent une image le plus souvent figée, et, lorsqu'ils font allusion à des déplacements de populations, nous les interprétons pour obtenir une vision dynamique de la situation. Par ailleurs, leurs écrits présentent de nombreuses contradictions. Ce sont précisément ces contradictions que les chercheurs tentent de résoudre en relevant les erreurs d'appréciation, les problèmes de sources et la méconnaissance de certaines réalités. D'autres voient plutôt dans ces contradictions des migrations de populations, une romanisation plus importante de certains peuples, ou encore des changements administratifs.
- 8 Un autre problème tient à la permanence de certains éponymes et à l'apparition d'autres, qui n'étaient pas cités par les auteurs précédents. Dans certains cas, il peut s'agir d'une segmentation tribale ; dans d'autres, de l'émergence d'un groupe omis dans les sources plus anciennes en raison de sa moindre importance géopolitique.

- 9 Toutefois, la permanence des noms de lieux peut être trompeuse, les empires colonisateurs ayant eu soin de ménager la sensibilité des indigènes alors qu'en réalité ils imposaient leurs propres structures. La ville d'*Atuatuca Tungrorum*, par exemple, n'est qu'une fondation nouvelle, qui n'a rien à voir avec l'agglomération – si tant est qu'elle ait existé – dans laquelle vivaient les *Atuatuques* et les *Tungri*. Comme le dit Strabon à propos de la Gaule, une chose sont « les divisions naturelles et ethniques d'un pays », une autre, « les divisions administratives établies par les chefs d'État » (*Géographie*, IV, 1, 1). Le maintien de l'adjectif « *Belgica* » dans les transformations administratives postérieures aux conquêtes de César traduit la recherche d'une sorte de légitimité puisée dans le passé. Mais est-ce si différent de ce qui se passe à l'heure actuelle ?
- 10 La difficulté principale naît des différences majeures entre les différents auteurs, comme nous le verrons plus loin.
- 11 Dans la première partie de cet article, nous décrirons les différentes *Galliae Belgicae* présentées par les auteurs de l'Antiquité, qu'ils soient naturalistes ou géographes. Nous ne souhaitons pas trancher ici la question des limites de *Gallia Belgica*. Nous souhaitons au contraire montrer que plusieurs géographies coexistent – celle des conquérants, celle des colonisés, les anciennes et les nouvelles – tout comme coexistent plusieurs conceptions de la Gaule Belgique, qui dépendent des préférences, des préjugés et des opportunités, selon que nos collègues sont allemands, belges, français, luxembourgeois, néerlandais, suisses ou espagnols.
- 12 Enfin – et c'est là un sujet d'actualité – notre principal objectif est de démontrer, avec la Gaule Belgique, que l'espace, le territoire et la nation sont des constructions. Ce qui se vérifie non seulement dans un passé récent, mais aussi depuis les tout premiers moments de la construction d'entités territoriales, c'est-à-dire depuis l'aube de l'humanité².
- 13 Au vu des différentes cartes, aucune des frontières actuelles de ces anciens espaces – le *Belgium*, *Gallia Belgica*, la Wallonie ou la Flandre, le Rhin, les territoires issus des invasions germaniques ou franques, la Lotharingie et la Bourgogne médiévales – ne trouve sa justification dans le passé. Ainsi, pour ce qui est de créer de nouvelles entités étatiques, à chacun son credo. Difficile de fonder la légitimité d'une politique sur des sables mouvants.

Les limites de la Gaule Belgique d'après les auteurs antiques

- 14 Trois auteurs antiques ont dessiné la « carte » des territoires des peuples belges : Jules César, qui en fixe les limites dans son *Bello Gallicum* ; Strabon, dont la *Géographie* se veut rigoureuse et dont l'étude est de peu postérieure à la conquête césarienne ; et Pline l'Ancien, qui s'est rendu sur le territoire belge et en décrit les limites dans son *Histoire naturelle*.

Selon César

- 15 Pour l'auteur de la *Guerre des Gaules* (1, 1), la Gaule est divisée en trois parties : l'Aquitaine, la Gaule celtique et le Pays des Belges. Son territoire s'étend de la Marne et

la Seine jusqu'au Rhin. Le Pays des Belges, comme l'appelle César, commence aux confins extrêmes de la Gaule et s'étend jusqu'à la partie inférieure du cours du Rhin ; il regarde ainsi vers le septentrion et l'orient.

- 16 César passe en revue les différents peuples qui occupent la région. Parmi les tribus belges, les Bellovaques, par leur courage, leur nombre et leur influence, sont les plus puissants. Les Suessions occupent un territoire très vaste. Les Nerviens sont les plus barbares et les plus éloignés des Belges. Les Atrébates, Ambiens, Morins, Ménapes, Calètes, Vélocasses, Viromanduels et Atuatuques font également partie des peuples de la Gaule Belgique. Les Condruses, Éburons, Cérèses et Pémanes entrent, eux, dans la catégorie des Germains (2, 4). Viennent enfin les Rèmes, qui, « du temps de nos pères, tandis que les Teutons et les Cimbres ravageaient toute la Gaule [...], les avaient empêchés d'entrer sur leur territoire ».
- 17 S'agissant des Trévires, César ne les désigne jamais vraiment comme un peuple belge. Il établit clairement qu'ils vivent sur la rive ouest du Rhin (1, 37 ; 4, 10) et entretiennent des relations avec les Germains transrhénans (4, 2-3). Les Éburons et les Condruses sont leurs clients (4, 6). Le général romain mentionne également les Centrons, Grudiens, Lévaques, Pleumoxiens et Geidumnes, tous sous la dépendance des Éburons (4, 38-39). Les Sénons ne sont pas des Belges mais vivent dans leur voisinage (2, 2). Traitant de la Grande-Bretagne, César indique que les peuples de la côte descendent de « peuples venus de Belgique » (5, 12).
- 18 Stephan Fichtl [1994 : 23 sq.] distingue les termes « *Belgae* » et « *Belgium* » utilisés par César pour désigner, dans le premier cas, la population de la Gaule Belgique, dans le deuxième, un territoire bien spécifique de celle-ci (5, 12 : *ex Belgio* ; 5, 24 : *in Belgis* ; 5, 25 : *ex Belgio* ; 8, 46 ; 8, 49 et 8, 54 : *in Belgio*). Quand César parle de toutes les variantes du *Belgium* (*ex Belgio*, *in Belgis*, *in Belgio*), il renvoie à l'espace restreint, entre la Seine et l'Escaut, qu'habitent les Bellovaques, Ambiens, Viromanduels et Atrébates. Il oppose ce territoire à celui des cités, qui, bien que faisant partie de la Gaule Belgique (Morins, Nerviens ou Rèmes), ne se trouvent pas, selon lui, *in Belgio*, dans le *Belgium*. Stephan Fichtl met en évidence les caractéristiques de la culture matérielle de cette région, notamment les sanctuaires de La Tène II, dont l'extension correspondrait au *Belgium* de César [1994 : 23 sq.].

Selon Strabon

- 19 L'historien et géographe Strabon, descendant d'une « famille illustre du Pont », vécut la majeure partie de son existence dans la deuxième moitié du I^{er} siècle avant notre ère [Lasserre 1966 : VIII-X]. Dans sa *Géographie*, Strabon écrit que les Belges-*Belgae* étaient divisés en « quinze peuples vivant au bord de l'Océan, entre le Rhin et la Loire » (4, 4, 3). Cette déclaration est étrange : il cite des peuples aussi divers que les Helvètes, Séquanes, Triboques, Médiomatrices, Lingons, Leuques, Trévires, Nerviens, Ménapiens, Sugambres, Sénons, Rèmes, Atrébates, Éburons, Morins, Bellovaques, Ambiens, Suessions, Calètes, Parisii et Vénètes (4, 3, 3). Ainsi, c'est plus d'une vingtaine de peuples qui sont nommés.
- 20 Autre problème : les Éduens font, eux aussi, partie du lot. Cela signifie-t-il que dans la réalité des divisions territoriales romaines ils aient fait partie de la zone attribuée aux Belges ? De quels peuples Strabon parle-t-il exactement quand il dit qu'ils étaient

quinze ? Les Triboques, Nerviens et Sugambri sont en tout cas explicitement appelés « Germains ».

- 21 Peut-être Strabon conçoit-il un territoire belge composé de 15 peuples auxquels se rattacheraient d'autres groupes, pour des raisons culturelles, linguistiques ou historiques. En ce sens, Strabon a conscience qu'il s'agit d'un « monde en mouvement » [Le Roux 2010 : 34].

Selon Pline l'Ancien

- 22 Pline l'Ancien naquit à Côme à la fin du premier quart du 1^{er} siècle de notre ère. Occupant des charges au sein de l'armée, il voyagea beaucoup et passa de nombreuses années en Germanie. Il eut, par ailleurs, l'occasion de séjourner en Narbonnaise et en « Belgique », dont il précise la localisation et décrit les peuples [Beaujeu 1950 : 6-10].
- 23 Dans le Livre IV de sa très célèbre *Histoire naturelle* [Littré 1848], Pline présente la « Belgique » et la situe au sein de la « Gaule chevelue » (4, 31), entre la Seine et l'Escaut (*a Scalde ad Sequanam Belgica*). Mais lorsqu'il énumère les peuples qui composent cette « Belgique », il déborde largement cet espace compris entre les deux fleuves. Parmi les peuples non germaniques, il cite les Ménapiens, Morins, Ambiani et Bellovaques, Atrébates et Viromanduens, Nerviens et Bretons, Rèmes et Trévires, Tongres et Suessions, Oromansques, Suécons, Ulmanètes, Sunuques, Frisiabons, Betases, Leuciens, Lingons, Médiomatriques, Séquanes, Helvétiens, Equestris et Rauriques. Parmi les peuples germaniques de la Gaule Belgique vivant sur les bords du Rhin, il cite les Némètes, les Triboques, les Vangions et les Bataves. Il classe les Cimbres et les Teutons dans les races germaniques (4, 28).
- 24 Cette Belgique plinienne est tout à fait légitime si nous la resituons dans le contexte de la construction des nouvelles unités administratives, laquelle inclut des communautés locales. Patrick Le Roux voit là la solution la plus économique, qui combine « les dénominations locales en ménageant plusieurs niveaux de lecture : la communauté individualisée à caractère strictement local ; le peuple regroupant diverses entités qui se réclament d'une origine commune ; l'ensemble régional de dénomination empruntée à la tradition géographique quand elle existait, ou recomposé en fonction de paramètres en accord avec le regard administratif romain » [2006 : 128].

Au sujet des textes antiques

- 25 En résumé, pour César, le territoire des Belges s'étendait de la Marne et la Seine jusqu'au Rhin. Les Belges représentaient le tiers de la Gaule. Ce territoire était habité par 12 peuples dits « belges » et par 10 peuples dits « germains », peuples parmi lesquels nous retrouvons les Trévires et les Éburons. Les Sénons, en tant que Gaulois, ne sont pas comptabilisés ici.

Les trois visions de la Gaule Belgique sur les limites de la fin du I^{er} siècle

- 26 Pour Strabon, la Gaule Belgique était composée de 15 peuples – bien qu’il en ait présenté davantage –, dont le territoire s’étendait d’ouest en est, du bord de l’Océan, de la Loire jusqu’au Rhin et descendait vers le sud, jusqu’aux Alpes.
- 27 Pline, qui n’aurait pas eu connaissance de la *Géographie* de Strabon [Traina 2007 : 97-100], décrit, quant à lui, une *Belgica* romaine située entre l’Escaut et la Seine, et 25 peuples qu’il considère comme « belges », auxquels il ajoute 4 peuples germaniques vivant sur l’ancien territoire de la Gaule Belgique. Il nous livre une description historique de la Belgique, suivie d’un découpage provincial :
- La chorographie a tendu à faire coïncider les découpages géographiques et les découpages provinciaux. [...] Agrippa a largement suivi [leur] exemple, sans se plier strictement à cette règle [Arnaud 2007 : 34].
- 28 Les approches de ces trois auteurs peuvent paraître contradictoires. Toutefois la notion de « regard » proposée par Patrick Le Roux permet d’expliquer cette apparente contradiction :
- Sans les opposer, il est nécessaire de différencier regard grec, ethnographique, et regard romain aux prises avec les problèmes quotidiens de l’administration. [...] Strabon et Pline contribuent pleinement à la compréhension du regard augustéen sur les Gaules et les Espagnes [2010 : 38].

La construction de l’objet « *Gallia Belgica* »

La vision moderne du *Belgium*

- 29 Il est généralement admis que *Gallia Belgica* s’étendrait de la Seine et la Marne jusqu’au Rhin. Cette définition émane directement des textes césariens. Est-ce là une vision élargie du véritable territoire ? Le territoire qui, géographiquement, pourrait se confondre avec le *Belgium* restreint est celui que propose Pline l’Ancien. Mais il ne faut pas oublier que la Belgique plinienne a pris naissance sous la domination romaine.
- 30 Serait-il possible que la réunion des trois textes évoqués ci-dessus ait formé la Gaule Belgique et son « cœur » ? La Gaule Belgique apparaîtrait alors comme la jonction des

peuples cités par César avec les peuples cités par Strabon, si on excepte ceux du littoral ouest, comme les Vénètes. S'ajoutent à cela les Belges du Rhin supérieur cités par Pline, tels les Frisiabons (ou Frisons, comme on les appelle aujourd'hui). Ainsi, ces trois visions permettraient d'établir une seule réalité historique du territoire qu'était la Gaule Belgique « ancestrale ». Si les découvertes archéologiques effectuées dans le *Belgium* ne constituent pas une totale confirmation historique, elles attestent néanmoins une culture matérielle spécifique qui définit cette région. À cet égard, la carte de répartition des sanctuaires de La Tène II proposée par Stephan Fichtl est significative [1994 : 35-38].

- 31 Une chose est sûre : les frontières bougent et dépendent du contexte dans lequel elles se dessinent. Voilà en quoi César, Strabon et Pline sont essentiels : ils nous donnent les éléments nécessaires à la compréhension d'une situation dynamique.
- 32 Dès lors, l'existence d'un cœur historique de la Gaule Belgique, le *Belgium*, reste probable. Il témoigne, d'une certaine façon, de la cristallisation, à la fin de l'Âge du Fer, de sociétés complexes. Des rassemblements politiques de peuples, devenant des identités supérieures au village, auraient pu conduire à la création du *Belgium* restreint.
- 33 Le *Belgium* est donc plus petit que les délimitations de César, Strabon et Pline. Dès lors, on peut penser que ces auteurs ont avant tout essayé d'élargir ce territoire en étendant le nom d'une de ses parties à toute la nouvelle division administrative, et ce afin de la légitimer.

La construction d'une province sous Rome

- 34 Quoi qu'il en soit, s'il s'agit bien d'une représentation de l'administration romaine sans trop de racines culturelles, ce qui ressort c'est la construction d'une entité territoriale. C'est l'autorité de Rome qui crée cette logique, étrangère d'ailleurs aux sociétés locales et à leur conception du territoire. Autrement dit, c'est le territoire – pour artificiel qu'il soit – qui crée des identités, et c'est cette « communauté imaginée » qui cherchera et, par conséquent, trouvera des coutumes, des personnages et des symboles communs [Hobsbawm 1991 : 99]. Si cet espace existe, même soumis à des évolutions, il aura un nom, comme le souligne Sébastien Dubois à propos de la Belgique actuelle :
S'il avait existé par le passé un cadre spatial politique ou administratif correspondant grosso modo à celui de l'actuelle Wallonie, cet espace aurait eu un nom [2005 : 90].
- 35 La région, probablement à cause de sa position périphérique par rapport au centre méditerranéen, a connu un développement tardif de la vie urbaine durant la protohistoire, avec un modèle territorial différent de celui du sud de la Gaule. La simultanéité, vers 120 avant J.-C., de la chute de l'empire arverne, de la fondation de la *Provincia* et de la première vague de création des *oppida* occidentaux marquerait la toute première « romanisation » [Pion 2010 : 45-46].
- 36 Dans cette même perspective, le nord de la Gaule a vu apparaître, à la périphérie de l'Empire, la ville comme construction spatiale et comme outil d'intégration sociale évoluant vers la « macrocéphalie urbaine » ou « métropolisation ». Les données dont nous disposons à l'heure actuelle montrent que la construction de la Gaule Belgique au cours de la réforme augustéenne, la construction d'un réseau routier par Agrippa et celle d'un réseau de villes dans les limites septentrionales de cet espace sont

synchrones (ca. 19 av. J.-C.) et sont issues d'un même modèle spatial et d'une même idéologie territoriale [González Villaescusa 2010].

- 37 Les activités de construction et d'organisation de ce territoire, sommairement décrites, ne sont pas directement liées à la fixation des limites administratives de la province et des provinces limitrophes. Elles sont liées à une connaissance empirique de l'espace et aux « contingences dictées par les événements » [Le Roux 2006 : 126]. On s'intéresse plutôt aux infrastructures et à l'ossature nécessaire à l'appropriation, par les Romains, de ce territoire, ce qui n'a pas de lien direct avec les limites administratives à l'intérieur d'un empire. Construire le territoire, un réseau ou un système de villes suppose « la desserte complète par un ensemble de services, qui doivent atteindre la totalité d'une population dispersée, tout en étant nécessairement regroupés en un nombre de lieux plus restreint » [Pumain 1994]. Le territoire peut « se passer » de limites administratives. Preuve en est : dans l'espace qui nous occupe, la séparation de deux districts militaires pour former les Germanies, inférieure et supérieure (peut-être sous Tibère) et leur transformation en deux provinces à la fin du 1^{er} siècle ; ou bien, d'autres entités provinciales dont les limites ne marquent que l'expansion militaire romaine [Le Roux 2006 : 126 ; Rico 2006 : 201].
- 38 Il semble qu'entre la réforme augustéenne (27 av. J.-C.) et la dernière réforme administrative de Dioclétien (ca. 292 ap. J.-C.) *Gallia Belgica* ait connu trois configurations territoriales. Si l'on suit Christian Goudineau dans son article sur « Les provinces de la Gaule » [1990], il y aurait eu une première délimitation due au premier empereur en 27 avant J.-C., accompagnée d'une réforme due à son successeur, Tibère, moins d'un demi-siècle plus tard, et qui serait à l'origine de la Belgique « new look » du début du Haut-Empire. Plus tard, à la fin du 1^{er} siècle de notre ère, la réforme de Domitien aurait consolidé les limites d'une Belgique plus stable dans le temps (deux siècles environ). Jusqu'à la réforme de Dioclétien à la fin du III^e siècle, qui ne fera que découper l'ancienne province en deux provinces distinctes. Les différentes configurations administratives du territoire sont connues grâce aux récits de différents auteurs, grâce à des documents épigraphiques qui témoignent de personnages qui auraient eu certaines responsabilités administratives sur certains lieux et, enfin, grâce à des descriptions géographiques, naturalistes et/ou ethnographiques, lesquelles ne sont pas forcément synchrones et n'expriment pas toujours les mêmes réalités.
- 39 La liste qui suit rend compte de la complexité du sujet et de la diversité des témoins :
- ca. 52 av. J.-C. : description ethnographique de César ;
 - ca. 27 av. J.-C. : réforme d'Auguste ;
 - ca. 19 av. J.-C. : construction des infrastructures par Agrippa ;
 - ca. 18 ap. J.-C. : description géographique et ethnographique de Strabon ;
 - ca. 20 ap. J.-C. : réforme de Tibère ?
 - ca. 77 ap. J.-C. : description de Pline l'Ancien ;
 - ca. 83 ap. J.-C. : réforme de Domitien ?
 - ca. 125 ap. J.-C. : description de Ptolémée ;
 - ca. 292 ap. J.-C. : réforme de Dioclétien.
- 40 Si la succession proposée s'avère correcte, la description de Strabon témoigne, à peu de chose près, de la réforme augustéenne ; celle de Pline est presque contemporaine de la réforme de Tibère ; celle de Ptolémée coïncide avec la réforme flavienne, qui connaîtra le plus grand succès, du moins en termes de durée. Ces trois divisions administratives en à peine cent ans révèlent des incertitudes et les différents choix opérés afin de

consolider l'administration d'un empire naissant ; elles révèlent aussi la stabilité toute relative des II^e et III^e siècles.

- 41 Toutefois la nature des documents est si diverse que Strabon (IV, 1, 1), quand il traite des réformes d'Auguste et de la nature du travail de géographe, fait le constat suivant :
- Là s'arrête ce qu'il appartient au géographe d'exposer sur les divisions naturelles et ethniques du pays, du moins quand elles méritent d'être mentionnées. Quant aux divisions administratives établies par les chefs d'État, elles varient selon l'opportunité [le moment, l'occasion] et il suffit de les indiquer sommairement : pour le détail, que le lecteur se réfère à d'autres auteurs [Lasserre 1966 : 122].
- 42 N'oublions pas que, sous Auguste, les provinces étaient davantage des territoires à pacifier et à rendre gouvernables pour atteindre un optimum en termes de superficie et de population [Le Roux 2010 : 42].
- 43 Parmi les peuples cités par César, Strabon, Pline et Ptolémée revient à chaque fois un « noyau dur » : Ambiens, Atrébates, Bellovaques, Ménapes, Morins, Nerviens, Suessions, Viromanduens (sauf chez Strabon en raison d'une alliance avec d'autres peuples) et Rèmes. À partir de Strabon s'ajoutent les Trévires, Leuques et Médiomatriques, complétant la partie orientale de la Gaule Belgique. Mis à part les Rèmes et les Trévires, la différenciation entre le « noyau dur » et les seconds correspond en gros à celle qu'on retrouve chez Stephan Fichtl entre et le *Belgium* et la Gaule Belgique.
- 44 Pour ce qui est de la Tène ancienne, Patrick Pion [2004] a observé le même clivage entre l'Orient et l'Occident, et ce à travers la dynamique urbaine. On trouve tout d'abord une certaine densité d'*oppida* du côté oriental (Titelberg, Metz) et central (Reims, Variscourt, Villeneuve-Saint-Germain). On peut même parler, pour cette partie centrale autour de Reims, de « villes champignons », qui présentent les caractères propres à une vie urbaine naissante. Pour la partie occidentale de la région, l'auteur parle de « sanctuaires » et de « camps » : peu d'importations méditerranéennes ; superficies encloses plus petites ; organisation de l'espace autour de sanctuaires, mais pas de vrais *oppida* à proprement parler. Au nord de la Meuse, sur les rives de l'Escaut, il n'y a pas d'agglomérations. Il s'agit, dans ces régions plus au nord, de sociétés moins complexes, avec une occupation de l'espace très lâche. César le dit dans ses écrits (*Bello Gallico*, II, 29, 2 ; III, 9, 8 ; III, 28 ; VI, 5, 7 ; VI, 10, 2), et les données archéologiques le confirment : absence d'agglomérations ; ressources aisément transportables ; refuges occasionnels pour hommes et troupeaux dans des lieux aisément défendables (marais, forêts impénétrables) [Roymans 1990 : 110-115]. Ce qui est assez proche de ce que nous savons d'autres sociétés tribales éloignées dans l'espace et dans le temps, comme *al-Andalus* [Bazzana, Cressier et Guichard 1988].
- 45 S'agissant de la période gallo-romaine, Edith Mary Wightman avait repéré le même clivage : ainsi, les preuves d'urbanisation telles que les mosaïques, l'épigraphie et la circulation monétaire font, de la partie orientale, une région plus dynamique [1984]. Cette différence s'explique par une activité économique et sociale plus grande à la frontière rhénane que du côté de la Manche (avant la conquête de l'île de Bretagne par l'empereur Claude). Cette bipolarisation se verra consacrée avec la sous-division en deux provinces – *Belgica Prima* et *Belgica Secunda* –, qui aura lieu avec la réforme de la fin du III^e siècle.

- 46 L'ancienne province se dissoudra sous la pression des Francs et avec la constitution du royaume de Clovis. La Gaule Belgique disparaîtra définitivement des « cartes » à la fin du v^e siècle.

Le décodage de la géographie antique

- 47 Plus tard, de nouvelles entités apparaîtront, qui conservent un certain souvenir géographique de la configuration des anciennes provinces, comme on le voit avec l'Austrasie et la Neustrie. La capitale de la première sera la ville de Reims avant que ce statut ne soit transféré à la ville de Metz.
- 48 D'après Sébastien Dubois [2005, chapitre II], sur lequel nous nous appuyons, *Gallia Belgica* aura, dans la deuxième moitié du ix^e siècle, une certaine correspondance avec la Lotharingie (un barbarisme pour les clercs), le *Lotharii regnum*. Après le morcellement du royaume de Lothaire II, les termes antiques équivalents disparaîtront. À l'époque de Charles le Téméraire (1433-1477), la mention d'une « Gaule Belgique » ne s'inscrira que dans le cadre d'une recherche de légitimation par le biais d'un passé glorieux. Toutes proportions gardées, cette situation est comparable à celle de l'arc de triomphe de Castelnuovo à Naples, qui commémore l'entrée d'Alphonse V d'Aragon (1452-1471) dans la ville italienne. Cette quête de légitimité ainsi que l'idée de « *renovatio imperii* » seront reprises par un prince comme Maximilien I^{er} de Habsbourg (1459-1519) et par des princes de la Renaissance, dont Charles Quint (1500-1558). Ainsi puisera-t-on en permanence dans les sources antiques pour construire un vaste répertoire d'« images d'Empire » et établir un parallélisme permanent avec l'empereur Auguste [Strong 1984].
- 49 L'avènement de la Renaissance mettra en valeur le passé antique au détriment du Moyen Âge barbare :
- Assujettie aux références antiques, la culture moderne sauvegarde la cohérence du monde par-delà les âges [...] Dès le xv^e siècle, les termes latins *Belgium* et *Belgica*, synonymes de *Germania inferior*, s'imposent pour désigner l'ensemble des domaines de la Maison de Bourgogne qui, comme la *Gallia Belgica* sous l'empereur romain Auguste, s'étendent du Jura à la mer du Nord [Dubois 2005 : 68-69].
- 50 Plus tard, ces mêmes noms identifieront les Dix-Sept Provinces et les Pays-Bas.
- 51 En ce sens, l'Antiquité n'a pas constitué une histoire autonome mais représente davantage « la préface de la modernité », pour reprendre les termes d'Immanuel Wallerstein [1996 : 27].
- 52 Ce serait, selon Sébastien Dubois, le moment fondateur du nom du pays et des termes « *Belge* », « *Belgie* ». Se développe alors l'utilisation de « deux géographies ». À l'instar de Sébastien Dubois [2005 : 69, note 2], nous ne croyons pas que les noms aient été utilisés sans que soit perçue de différence réelle entre la Gaule Belgique romaine et les Pays-Bas des xv^e et xvi^e siècles. C'est tout à fait évident dans le cadre spatial choisi par Jean des Roches, auteur du premier manuel d'histoire de la Belgique publié à la fin du xviii^e siècle et intitulé *Histoire ancienne des Pays-Bas autrichiens* [1787]. *Premier volume, contenant des recherches sur la Belgique avant l'invasion des Romains*. Dubois tire de cet ouvrage une excellente analyse sur « l'histoire des “Belges”, de la “Belgique”, des “districts qui composent aujourd'hui les Pays-Bas autrichiens” » [2002 : 504]. À une époque où cet espace géographique se trouvait rattaché depuis 1748 à l'Empire des

Habsbourg par Marie-Thérèse d'Autriche – il le restera jusqu'en 1792 et l'annexion des territoires à la France révolutionnaire –, ce va-et-vient entre les deux géographies se manifeste par l'utilisation indistincte du latin et du français, des concepts géographiques « *Belgium* » et « *Gallia Belgica* », des langues française et flamande de Belgique et par les mentions de Pays-Bas (autrichiens) et de *Nederland(en)* [id.].

- 53 Cet exemple extrême illustre bien la démarche épistémologique des sciences historiques dès cette époque. Ces sciences définissent la Nation « d'une part, par ses origines et son évolution dans le temps, d'autre part, par un espace déterminé selon des frontières existantes ou en construction » [Wallerstein 1996 : 19]. Même si l'intérêt pour le changement social assoit la primauté du temps, l'espace, lui aussi, est également bien présent. En effet, fruit d'une construction par les États, les sciences sociales avaient une approche inavouée de l'espace, au point que les frontières étaient « des conteneurs sociaux essentiels » [Wallerstein 1996 : 29-30] et incontournables. Ces dernières ne faisaient pas l'objet des discussions préalables à la construction historique. C'est à travers l'essentialisme du *Volksgeist* hégélien que la question se posera : qu'est-ce que le Belge de façon générale ? Qu'est-ce que le Belge qui vit dans nos frontières de 1839 ? Cette question inclut les Belges décrits pour la première fois par César et les historiens de l'Antiquité car ce sont eux qui donnent aux Belges le nom qu'ils portent aujourd'hui.
- 54 Désormais, l'Histoire devient la construction sociale de « récits historiques nationaux soutenant les souverainetés nouvelles ou potentielles. Ainsi, ces récits [relèvent] moins de l'histoire des princes que de l'histoire des "peuples" » [Wallerstein 1996 : 11]. C'est « l'espace-temps » événementiel et géopolitique proposé par Wallerstein [1998 : 153-154], s'appuyant en cela sur Braudel.

La construction d'une historiographie

- 55 Comme pour d'autres nations, l'histoire de la Belgique consistait à trouver « les pièces manquantes de la panoplie symbolique de la souveraineté » [Payot 2010 : 71], celles de l'acte de la naissance territoriale de la nation à l'intérieur des frontières préalablement définies. L'archéologie, la plus nationale des sciences humaines, possédait toutes les caractéristiques pour être l'outil le plus efficace.
- 56 Dans cette construction historiographique, la position de la Belgique antique et les origines ethniques de sa population vont jouer, dans le contexte international et national, un rôle non négligeable. La France était, elle aussi, à la recherche de « frontières naturelles » qui, comme par hasard, étaient celles de la Gaule :
- Il faut que tout le pays entre l'Océan et la Méditerranée, les Alpes, les Pyrénées et le Rhin soit enfin la France comme il a été autrefois la Gaule [Le Masson 1853 : 96].
- 57 Ses frontières naturelles ne seront atteintes sur tous les points qu'en 1793 [Le Masson 1853 : 165]. Si les *Belgae*-Belges, d'après César (II, 4), étaient d'origine germanique, le traité d'annexion de la Belgique proposé par Bismarck en 1870, et déjà proposé quatre ans auparavant par Napoléon III, marquait le début de la prise de distance par rapport aux Gaulois-Français [Warmenbol 2010 : 10-11, 33-34]. L'acte de naissance des deux nations ne pouvait être le même.
- 58 C'est le principe d'incommensurabilité des nations exposé par Eric Hobsbawm [1991] : un monde de nations est une chimère. Il n'y a en ce monde que quelques groupes

nationaux en puissance qui revendiquent cette condition et empêchent que d'autres ne formulent des revendications semblables [1991 : 20]. Les mythes et les symboles nationaux ne sont possibles et cohérents qu'à l'intérieur de carcans géopolitiques établis. Et l'oubli et l'erreur historique sont indispensables à leur construction [Renan 1882].

- 59 À l'intérieur des frontières belges, l'historiographie et les mythes ont également joué un rôle important. Car, si au moment de la genèse de la Belgique, l'apparition d'un nom (Belgique ou Germanie inférieure) commun aux deux provinces jadis sous la souveraineté de deux princes différents était une évidence dans le cadre de l'unification de l'État [Dubois 2005 : 68], les Celto-Belges n'en seront pas moins au cœur de la dichotomie Flamands/Wallons, grands blonds/petits bruns [Jacquemin 2011]. Depuis la naissance, au XIX^e siècle, d'un souffle patriotique nécessaire à l'édification de la nation belge, les populations flamande et wallonne se sont dressées l'une contre l'autre comme deux races opposées. Cette opposition, qui se fonde sur les différences entre les communautés modernes, s'est rapidement vue accompagnée de théories relatives à une race supérieure. Ces théories voyaient, en effet, dans « la race flamande », une invasion de blonds, dont le pseudonyme fut tantôt « Kymris », tantôt « Gaulois », tantôt « Germain ». Cette persistance de blonds au nord de la Gaule fut affichée comme la preuve d'une domination ancienne sur l'ensemble des races brunes, plus nombreuses au sud. Par opposition, les Wallons incarnent la résistance génétique des peuples petits, bruns et trapus, qui subirent le joug des grands blonds venus de l'Est. Les différences linguistiques et culturelles entre les deux communautés de Belgique furent ainsi renforcées par des considérations d'ordre ethnique et mythique, qui plongeraient leurs racines dans l'Antiquité protohistorique. Les ouvrages et les auteurs du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle ne sont que rarement cités de nos jours, mais le contenu de leur discours s'est insidieusement glissé dans la psyché collective.
- 60 Si nous devons évoquer ce rapport germanité/celticité des peuples de la Gaule Belgique, nous ne saurions affirmer s'il est le résultat d'une forte migration venue de l'Est ou si cette migration n'a finalement que peu marqué les populations déjà en place aux IV^e et III^e siècles avant notre ère. En vérité, si l'idée d'une migration en provenance d'outre-Rhin est attirante, il serait dangereux d'en faire un cheval de bataille. Car, bien que nous comprenions la théorie selon laquelle des peuples germaniques du nord de l'Europe auraient repoussé des populations celtiques – dans la version qui veut que la plupart des Belges aient été des Celtes d'outre-Rhin colonisant les terres de l'Ouest –, les textes et les matériaux archéologiques laissent plutôt penser que Germains et Celtes étaient culturellement très proches. Investiguer davantage sur ce point précis risque de se révéler peu constructif pour qui n'est pas un celtomane forcené ou un extrémiste germanophile. Méfions-nous des tendances nationalistes et admettons que les traits celtiques et/ou germaniques sont avant tout un indicateur de l'influence plus ou moins forte de la culture romaine et de sa progression en Europe occidentalo-centrale. Cette progression étant évidemment rendue plus difficile à mesure qu'augmentent les obstacles naturels et la distance.
- 61 Ainsi, un poète-archiviste gantois, activiste du Mouvement flamand, obtient en 1848 un prix pour son ode à Ambiorix, chef des Éburons, ode intitulée *Le chant de l'esclave germain* [cité par Warmenbol 2010 : 78] :

Le triomphe à toi seul
 Tombé pour la patrie
 Ô héros de la Germanie

- 62 Après la Grande Guerre, la tâche civilisatrice de Rome est valorisée en ce qu'elle préfigurait l'administration des provinces et la création des villes. Le slogan touristique d'une ville comme Tongres, « *Tongeren. Oudste stad van België* » (Tongres. La plus ancienne ville de Belgique), s'accompagne ainsi de la tête schématisée d'Ambiorix.

La Gaule Belgique dans la recherche au XX^e siècle

- 63 Notre approche appellerait une étude historiographique plus exhaustive tant au niveau qualitatif qu'au niveau quantitatif. Néanmoins nous pensons qu'à partir d'une recherche effectuée sur le site de l'*Année philologique*³ nous pouvons déjà dégager certaines tendances. En mai 2011, nous avons répertorié un total de 768 583 occurrences, tout en sachant qu'au moment de la consultation les titres de l'année 2010 n'avaient pas encore été introduits dans la base de données.
- 64 De prime abord, ce qui étonne c'est la diversité des dénominations attribuées à l'ancienne Gaule Belgique : *Gallia Belgica*, *Belgium*, *Belgica Prima* et *Belgica Secunda*, *Germaniae*, *Germania Superior-Prima* et *Germania Inferior-Secunda*, *Obergermanien*, *Niedergermanien*, *Nordgalliens*, Gaule Belgique, nord de la Gaule, Germanie supérieure, Germanie inférieure, *Noord-Gallië*, *Northern Gaul*. Cela est dû en partie au fait que les noms proviennent de six pays différents.
- 65 Dans cette énumération on distingue trois grandes familles : « *Germaniae* » et ses dérivés (64,9 %) ; « nord de la Gaule » et ses traductions (18,4 %) ; « *Gallia Belgica* et *Belgium* » et leurs traductions respectives (16,7 %). Pourtant, le français et l'allemand représentent 41 % de la production scientifique totale, les autres langues ne représentant que 18 %, avec une prédominance de l'anglais (10 %). Si on regarde de plus près l'utilisation de ces concepts par leurs locuteurs, la situation se clarifie : les *Germaniae* et leurs déclinaisons rassemblent 63,5 % de la production en langue allemande, indiquant une réelle propension des germanophones à utiliser ces mots ; l'expression « nord de la Gaule » (46,4 %) a la préférence des francophones, qui, par ailleurs, utilisent très peu l'expression latine « *Gallia Belgica* » comparé aux autres chercheurs. Lorsqu'il nous a été possible d'attacher une nationalité aux auteurs, l'appellation « nord de la Gaule » s'est révélée être partagée par les Français (38,4 %) et les Belges francophones (33,8 %). La conclusion est assez évidente : les chercheurs d'outre-Rhin privilégient les unités administratives de l'Antiquité relatives aux *Germaniae* tandis que les chercheurs francophones privilégient, eux, le concept de « nord de la Gaule ». L'exception qui confirme la règle : Edith Mary Wightman, qui, avec son *opera magna* intitulé *Gallia Belgica* [1985], dessine les limites les plus larges possibles (entre Tibère et la réforme domitienne) s'étendant sur six pays : les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg, l'Allemagne, la France et la Suisse. Une synthèse de cette ampleur n'est plus possible aujourd'hui avec le développement exponentiel des interventions archéologiques depuis les années 1980.

Conclusion

- 66 Au moment de conclure cet article, nous tenons à préciser une nouvelle fois l'objectif que nous avons poursuivi. Nous n'avons pas cherché à faire ici une ethnogenèse des peuples cités. Si nous avons traité des différentes populations, c'est avant tout pour signaler la variabilité avec laquelle celles-ci pouvaient être incluses ou non dans une entité territoriale, et ce au gré des évolutions administratives, des contextes géopolitiques et des représentations liées à l'ethnicité. Aucune frontière n'est définitive. À partir de là, aucune appartenance nationale ou communautaire n'est en droit de s'appuyer sur l'histoire d'une zone géographique pour affirmer sa domination sur le sol.
- 67 Si le territoire est une construction sociale, il en va de même de l'ethnicité et de son corollaire : les frontières des identités ethniques. Les groupes ethniques ne sont qu'une forme d'organisation sociale soutenue par une auto-identification, et leur continuité dans le temps n'est qu'un préjugé qui aboutira à une ethnohistoire qui tient compte du passé et du présent [Barth 1976]. Les variations territoriales sont donc inscrites dans les dynamiques ethniques et dans les processus subjectifs de perception des traits communs et des différences.
- 68 La combinaison de cette dynamique ethnique et territoriale avec le besoin qu'ont les administrations coloniales d'établir des frontières est le point de départ de la confusion qui existe entre les différents témoins de l'Antiquité [Emberling 1997].
- 69 Prenant les témoignages écrits pour argent comptant, les historiens modernes deviennent des « colons » du passé.
- 70 André Leroi-Gourhan expliquait l'apparition de la civilisation comme « l'intervention de la cité dans le fonctionnement de l'organisme ethnique » [1964 : 241-242]. Dans nos contrées, cette apparition de la civilisation est liée au processus d'acculturation appelé « romanisation ». Le processus d'ethnogenèse de quelques groupes s'auto-identifiant comme « belges » est, comme souvent, préalable à l'apparition d'une société complexe à caractère étatique [Emberling 1997 : 308]. Il est probable que ce processus soit le résultat d'un reclassement identitaire tenant compte des nouveaux arrivants d'outre-Rhin, à en juger par les différentes manifestations de groupes germaniques présents depuis les premières descriptions de César et dont le nombre décroît chez les auteurs plus récents. La recherche d'une entité territoriale « naturelle » n'est qu'une « utopie », au sens original du terme.
- 71 L'artificialité des descriptions antiques et la conservation du terme « Belgique » par-delà les réformes successives de l'administration romaine relèvent de la même logique ethnogénétique, mais elles l'intègrent dans une nouvelle logique territoriale et, par voie de conséquence, identitaire. Les logiques politiques propres au Moyen Âge en finiront avec cette dénomination générale d'origine ethnique, bien que certaines dénominations plus locales (Frisiabons ou Frisons) aient subsisté jusqu'à l'époque carolingienne [Bazelmans 2009].
- 72 La modernité a ressuscité la Belgique, mais tous les efforts, par ailleurs couronnés de succès, pour construire une nouvelle entité politique appelée « Belgique » datent du XIX^e siècle, du moment fort du nationalisme et de la création des États-nations. Les disciplines historiques ont contribué à cette construction territoriale, s'appuyant fortement sur les mythes et les symboles. Mais la province romaine de Gaule Belgique

offre une particularité par rapport à d'autres entités de l'Empire romain : l'espace occupé par cette ancienne unité administrative est aujourd'hui multinational et multilinguistique. Ce qui laisse peu de place à la construction d'une représentation commune, avec une claire revendication nationale.

- 73 Ce qui rend difficile toute étude sérieuse de la Gaule Belgique – après la prouesse impossible à réitérer de Edith Mary Witghtman – c'est évidemment le fait qu'elle couvre plusieurs États-nations. Néanmoins, l'historiographie produite sur cette province est tout à fait comparable à celle d'autres provinces. Il faut donc tenir compte de la forte dispersion linguistique et de la diversité des dénominations utilisées par les auteurs selon leur appartenance nationale ou régionale. En outre, les données archéologiques ont augmenté de façon impressionnante. La synthèse d'un corpus aussi vaste paraît irréalisable, et peut-être même n'est-elle pas souhaitable si elle doit influencer des réponses concernant des questions administratives ou institutionnelles.
- 74 Au-delà de ces considérations, il convient de ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain. L'artificialité d'une construction humaine ne doit pas servir de prétexte à l'abandon de son étude. La construction d'une entité ethnique est une forme d'organisation sociale. L'ethnicité laisse des traces dans la culture et dans les textes des contemporains, quand ils existent. Nous sommes d'accord avec Geoff Emberling pour dire que l'ethnicité est une construction nécessaire pour comprendre les changements de réalité matérielle auxquels sont confrontés les archéologues ou pour décoder les dynamiques politiques et territoriales des premières organisations sociales. Si elles parviennent à se préserver de simplifications abusives, nos études peuvent contribuer à saisir les causes et les conséquences de l'ethnicité [1997 : 324-325].
- 75 Ainsi Eugène Warmenbol nous rappelle avec pertinence que les scientifiques sont des trouble-fête lorsqu'ils entreprennent de démasquer « la confusion soigneusement entretenue autour de la définition de la Belgique antique » [2010 : 180]. En réalité, les « anciens Belges » n'apparaissent qu'au XIX^e siècle et ils ont bien contribué à la construction des mythes fondateurs de la patrie. Or, ces mythes continuent à se développer à travers les revendications régionales et les sous-nationalismes. Pour construire un nouvel État il suffit soit d'avoir un projet politique approuvé par l'État préexistant soit d'utiliser la force. Dans la dernière décennie du XX^e siècle, il semble qu'on ait souvent opté pour la deuxième stratégie.
- 76 Avec l'aide d'une réelle dé(re)construction de la géographie antique, d'une démarche archéogéographique et avec l'aide d'une archéologie du savoir, nous pourrions probablement nous débarrasser de nombreux préjugés qui encombrant notre réflexion.

BIBLIOGRAPHIE

Arnaud, Pascal — 2007, « Introduction. La géographie romaine impériale : entre tradition et innovation », in G. Cruz Andreotti, P. Le Roux et P. Moret eds., *La invención de una geografía de la Península ibérica. II : La época imperial*. Málaga-Madrid, Centro de ediciones de la Diputación de Málaga, Casa de Velázquez : 13-46.

- Barth, Frederik** — 1976, « Introducción », in F. Barth ed., *Los grupos étnicos y sus fronteras. La organización social de las diferencias culturales*. México, Fondo de Cultura económica : 9-49.
- Bazelmans, Jos** — 2009, « The Early-Medieval use of ethnic names from classical Antiquity. The case of the Frisians », in T. Derks et N. Roymans eds., *Ethnic constructs in Antiquity. The role of power and tradition*. Amsterdam, Amsterdam University Press : 321-337.
- Bazzana, André, Patrice Cressier et Pierre Guichard** — 1988, *Les châteaux ruraux d'al-Andalus. Histoire et archéologie des Husun du sud-est de l'Espagne*. Madrid, Publications de la Casa de Velazquez.
- Beaujeu, Jean** — 1950, *Pline l'Ancien. Histoire naturelle. Livre I*. Paris, Les Belles Lettres.
- Beck, Ulrich** — 2006, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?* Paris, Aubier.
- Bispham, Edward** — 2008, *Roman Europe. 1000 BC-AD 400*. Oxford, Oxford University Press.
- Derks, Ton et Nico Roymans eds.** — 2009, *Ethnic constructs in Antiquity. The role of power and tradition*. Amsterdam, Amsterdam University Press.
- Dubois, Sébastien** — 2002, « Le premier manuel d'histoire de Belgique et l'enseignement de l'histoire nationale dans les collèges à la fin de l'Ancien régime », *Revue belge de philologie et d'histoire* 80 : 491-515. Consultable sur <http://www.persee.fr/> — 2005, *L'invention de la Belgique. Genèse d'un État-nation (1648-1830)*. Bruxelles, Éditions Racine.
- Emberling, Geoff** — 1997, « Ethnicity in complex societies : archaeological perspectives », *Journal of Archaeological Research* 5 (4) : 295-344.
- Fichtl, Stephan** — 1994, *Les Gaulois du nord de la Gaule (150-20 av. J.-C.)*. Paris, Errance.
- González Villaescusa, Ricardo** — 2010, « Reims, capitale de la Gaule Belgique et le réseau des villes de la province. Un essai », in R. González Villaescusa et J. Ruiz de Arbulo eds., *Simulacra Romae. II : Rome, les capitales de province (capita provinciarum) et la création d'un espace commun européen. Une approche archéologique*. Reims, Bulletin de la Société archéologique champenoise. Mémoire no 19 : 201-206.
- Goudineau, Christian** — 1990, « Les provinces de la Gaule : problèmes d'histoire et géographie », in *Mélanges Pierre Lévêque (Annales littéraires de l'Université de Besançon 5)* : 161-170.
- Hobsbawn, Eric** — 1991, *Naciones y nacionalismo desde 1780*. Barcelona, Crítica.
- Jacquemin, Thomas** — 2011, *Étude critique des premières origines prêtées aux tribus celto-belges*. Bruxelles, Société belge d'études celtiques.
- Lasserre, François** — 1966, *Strabon. Géographie. Tome II. Livres III et IV*. Paris, Les Belles Lettres.
- Leroi-Gourhan, André** — 1964, *Le geste et la parole. Technique et langage*. Paris, Albin Michel.
- Le Roux, Patrick** — 2004, « La romanisation en question », *Annales HSS* 59 (2) : 287-311. — 2006, « L'invention de la province romaine d'Espagne citérieure de 197 a.C. à Agrippa », in G. Cruz Andreotti, P. Le Roux et P. Moret eds., *La invención de una geografía de la Península ibérica. I : La época republicana*. Málaga-Madrid, Centro de ediciones de la Diputación de Málaga, Casa de Velázquez : 117-134. — 2010, « Regards augustéens sur les Gaules et la Péninsule ibérique ou le récit d'une construction provinciale », in L. Pons Pujol ed., *Hispania et Gallia : dos provincias del Occidente romano*. Barcelone, Instrumenta : 33-47.
- Littre, Émile** — 1848, *Pline l'Ancien. Histoire naturelle. Tome I*. Paris, Dubochet.
- Le Masson, Alexandre** — 1853, *Les limites de la France*. Paris, Ledoyen. Consultable sur <http://www.archive.org/details/leslimitesdelaf00lemauoft>

- Payot, Jean-Pierre** — 2010, *La guerre des ruines. Archéologie et géopolitique*. Paris, Choiseul.
- Pion, Patrick** — 2004, « Des villes en Gaule du Nord avant la Conquête ? », in D. Bayard, J.-L. Collart et N. Maheo eds., *La marque de Rome. Samarobriva et les villes du nord de la Gaule*. Amiens, Musée de Picardie : 12-14. — 2010, « *Oppida* et urbanisation en Gaule du Nord avant la Conquête : des faits aux modèles et des modèles à l'Histoire », in P. Ouzoulias et L. Tranoy eds., *Comment les Gaules devinrent romaines*. Paris, La Découverte : 35-46.
- Pumain, Denise** — 1994, « La modélisation des réseaux urbains ». Rapport. Consultable sur <http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/00/05/17/PDF/Later.pdf>
- Renan, Ernest** — 1882, « Qu'est-ce qu'une nation ? ». Conférence tenue à la Sorbonne le 11 mars 1882. Consultable sur <http://archives.vigile.net/04-1/renan.pdf>
- Rico, Christian** — 2006, « "L'invention" romaine des Pyrénées, ou les étapes de la formation d'une frontière », in G. Cruz Andreotti, P. Le Roux et P. Moret eds., *La invención de una geografía de la Península ibérica. I : La época republicana*. Málaga-Madrid, Centro de ediciones de la Diputación de Málaga, Casa de Velázquez : 199-215.
- Roches, Jean des** — 1787, *Histoire ancienne des Pays-Bas autrichiens. Premier volume contenant des recherches sur la Belgique avant l'invasion des Romains*. Anvers, J. Grange Éditeur. Consultable sur <http://books.google.com/>
- Roymans, Nico** — 1990, « Tribal societies in Northern Gaul : an anthropological perspective ». Université d'Amsterdam.
- Strong, Roy** — 1984, *Art and power. Renaissance festivals, 1450-1650*. Berkeley, University of California Press.
- Traina, Giusto** — 2007, « La géographie entre érudition et politique : Plin l'Ancien et les frontières de la connaissance du monde », in G. Cruz Andreotti, P. Le Roux et P. Moret eds. *La invención de una geografía de la Península ibérica. II : La época imperial*. Málaga-Madrid, Centro de ediciones de la Diputación de Málaga, Casa de Velázquez : 95-114.
- Wallerstein, Immanuel** — 1996, *Ouvrir les sciences sociales*. Paris, Descartes & Cie. — 1998, *Impensar las ciencias sociales*. Madrid, Siglo XXI Editores.
- Warmenbol, Eugène** — 2010, *La Belgique gauloise. Mythes et archéologies*. Bruxelles, Éditions Racine.
- Wightman, Edith Mary** — 1984, « Les villes de la Gaule Belgique : quelques considérations socioéconomiques », in *Les villes de la Gaule Belgique. Actes du colloque de Saint-Riquier* : 63-72. — 1985, *Gallia Belgica*. Londres, Batsford.

NOTES

1. Ce qui n'a pas empêché l'Université d'organiser par la suite le colloque intitulé « *Simulacra Romae* » et d'y présenter les différentes capitales des provinces. Épidermiques, les réactions sont donc restées sans conséquence.
2. Sur ce sujet précisément nous recommandons l'ouvrage coordonné par Ton Derks et Nico Roymans [2009].
3. Voir www.annee-philologique.com/

RÉSUMÉS

Résumé

Ricardo González Villaescusa et Thomas Jacquemin, *Gallia Belgica : un objet sans revendication nationale*

Cet article part d'un étonnement : le fait qu'aucun auteur français, belge ou allemand n'ait produit de synthèse sur la Gaule Belgique, parce que c'est un territoire antique dont plusieurs pays se partagent la mémoire et, donc, sans point de vue national possible. Déjà dans l'Antiquité, on relève l'incommensurabilité des descriptions, exploitée plus tard par les auteurs de la Renaissance, qui ont vu l'intérêt qu'il y avait à faire cohabiter ces différentes géographies antiques pour légitimer les réalités de leur temps. La construction territoriale actuelle de la Belgique n'est donc ni plus artificielle ni plus naturelle qu'une autre. Mais on comprend mieux que les constructions nationales des XIX^e et XX^e siècles aient biaisé la recherche sur la Gaule Belgique, en fonction de l'origine des chercheurs.

Abstract

Ricardo González Villaescusa and Thomas Jacquemin, *Gallia Belgica: an object unclaimed by any nation*

This paper begins with some thoughts on a puzzling fact: no French, Belgian or German scholar has so far provided a synthesis of *Gallia Belgica*. This can be explained by the fact that the historical memory of this ancient territory is shared by several countries – a fact that has prevented the emergence of a specifically national perspective on this issue. This incommensurability of perspectives and descriptions was in fact already apparent in Antiquity, and was later used by Renaissance scholars, who saw the coexistence of different ancient geographies as a way of legitimizing the reality of their times. In this sense, the current spatial or territorial construction of Belgium is neither more nor less “natural” than any other national territory. However, a detailed examination of this issue reveals the extent to which the processes of national construction in the 19th and 20th centuries shaped the direction of research on *Gallia Belgica* according to the national origins of scholars.

INDEX

Mots-clés : Gaule Belgique, géographie antique, nationalisme, construction de l'espace, ethnogenèse, Belgium

Keywords : ancient geography, construction of space, ethnogenesis, nationalism, Gallia Belgica, Belgium